Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 82 (1937)
Heft: 6

Rubrik: Revue de la presse

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE LA PRESSE

Opinions allemandes : Tirs réels en commun des diverses armes. — L'importance de l'alimentation des troupes à la guerre.

Opinions allemandes :

Tirs réels en commun des diverses armes.[1]

Dans le *Truppendienst*, le major Kuebler, de l'état-major de l'Ecole de guerre allemande, a dernièrement appelé l'attention sur la nécessité d'introduire effectivement dans les programmes d'instruction l'exécution de tirs réels en commun pour les diverses armes.

L'auteur, comparant très rapidement les tactiques allemande et française, rappelle que les Français ont tiré de la guerre un enseignement profond, à savoir le rôle décisif du feu ; on peut dire, écrit-il, que les Français penchent plus pour la tactique du feu, tandis que les Allemands penchent davantage pour la tactique du mouvement.

Quoi qu'il en soit, le major assure que dans les exercices que pratique l'armée allemande, l'élément « mouvement » est au premier plan ; on se préoccupe toujours si la troupe se meut convenablement sur le terrain, si elle utilise rapidement ses armes, si elle change bien de position... Mais on ne se soucie pas d'un élément d'une énorme importance, c'est le travail précis exécuté avec les armes, l'activité du feu, le plan de feu.

C'est là le côté faible de l'instruction actuelle et on l'excuse volontiers, se disant que, dans la réalité, l'effet réel des munitions de guerre donnerait tous les résultats escomptés.

Or, ceci ne saurait être toujours le cas. Le major Kuebler expose qu'à son avis, seul le tir réel prouve si l'on a bien tiré et si le but visé a été coiffé au moment décisif et s'il a été touché.

Et c'est de ce résultat qu'il s'agit quand on emploie des armes lourdes ; pour celles-ci, il n'y a pas de meilleure pierre de touche sous le rapport de l'instruction que les exercices avec munitions de guerre.

Mais, ajoute le major, il ne suffit point que chaque arme tire bien dans son propre domaine, car elle ne remplit entièrement

[1] *France militaire*, juin 1937.

sa mission que si ses tirs sont parfaitement exécutés dans le cadre du combat.

L'action en commun des diverses armes, l'organisation du feu, le tir d'après un plan unique et étudié, sur la base d'une situation tactique donnée, et si possible sur un terrain inconnu, voilà ce que les troupes ne peuvent pas exécuter assez souvent.

Or, ces tirs réels en commun constituent au fond la seule phase où l'on peut éprouver en même temps la tactique et la technique du feu et où l'on peut se rendre compte des limites de ses propres possibilités et de l'effet des autres armes.

Quelle est donc la raison de la quasi-impossibilité de l'exécution de ces tirs en commun ? L'auteur la voit dans la rigidité des mesures de sécurité, auxquelles toute troupe est astreinte quand elle veut tirer en pleine campagne et, toutefois, ajoute l'auteur, on ne doit pas renoncer de bon gré à ces tirs en commun qui constituent la « haute école de l'action en commun ».

La conclusion s'impose : il faut rendre beaucoup plus élastiques les mesures de sécurité en cause, dans toute la mesure du possible. Certes, il fut un temps, après la guerre, où il n'aurait point fallu aborder ce problème, mais l'époque actuelle comprendrait parfaitement ces nouvelles mesures.

Il est bien évident que dans des tirs exécutés en commun et se rapprochant de la situation de guerre un accroc pourrait se produire, mais le soldat doit-il s'en effrayer ?

L'auteur ne le croit nullement. Bien des professions comportent des risques mortels et même, dans l'exercice de certains sports, on tente parfois des mouvements dangereux ; ne pourrait-on pas justifier plus facilement le sang versé dans des exercices militaires, alors que le manque d'exercices réels en temps de paix risquerait d'être payé cher à la guerre ? Ajoutons, dit l'auteur, qu'il est utile qu'au moins une fois au cours de son service militaire le soldat ait vécu le tir de l'artillerie au-dessus de sa tête, ainsi que le tir des canons de l'infanterie et des mitrailleuses, en un mot l'infernal concert des armes modernes ; car alors il se comportera bien mieux pour le baptême du feu, s'il a appris à connaître de ses yeux la chute des obus, le craquement des mines qui explosent et des grenades à main.

Soulignons, dit-il pour terminer, ce que le capitaine Seiderer écrivait dans son article sur l'action en commun de l'infanterie et de l'artillerie : « Le tir réel dans le cadre d'une action de combat, menée des deux côtés aussi près que possible de la réalité, devrait devenir pour nous un des sports les plus importants, les plus glorieux et qu'on aimerait passionnément.

A cet article très intéressant, la rédaction du périodique ajoute

que l'idée exprimée par le major Kuebler mérite d'être prise en considération, et elle rappelle que des suggestions analogues avaient été émises déjà par Frontkritikus dans le même périodique ; la conclusion de Frontkritikus est alors reproduite au-dessous de l'article du major Kuebler. Nous la reproduisons en entier ci-dessous vu son intérêt :

« C'est une question de volonté. Si l'on croit devoir s'en tenir au point de vue que dans des exercices pas un soldat ne doit être blessé, voire pas tué, alors il faut conserver les mêmes prescriptions, car il existe, certes, une possibilité d'avoir des blessés à l'occasion des exercices qui viennent d'être décrits, quelques soins qu'on prenne.

» Mais on peut se demander si la vie d'un soldat en temps de paix a une telle valeur qu'elle empêche l'instruction de la troupe conformément aux exigences de la guerre dans les branches importantes du maniement complet des armes. Il est vraisemblable que l'homme sacrifié en temps de paix sauvera la vie de nombreux camarades à la guerre et, en fin de compte, celui-là ne sera pas mort autrement pour sa Patrie que les autres, auxquels on demandera le sacrifice de leur vie peut-être peu de temps après. On peut aborder aujourd'hui ces questions de tout autre façon que pendant l'avant-guerre ou les époques de l'après-guerre pacifiste où des cris d'effroi seraient partis tout aussitôt à l'égard du militarisme brutal, si jamais un soldat avait été seulement blessé.

» Aujourd'hui, les drapeaux s'inclineraient silencieusement avec respect et les camarades auraient devant les yeux la notion de tout le sérieux que comporte la profession militaire, et ceci serait utile. Dans l'instruction de l'aviation bien des soldats laissent leur vie et personne ne tempête contre la méthode d'instruction ; l'instruction des troupes motorisées ne va pas non plus sans pertes. Pourquoi donc protégerait-on aussi étroitement l'arme principale qu'est l'infanterie ? Il n'est point de doute que tout cela se pratique aux dépens d'une instruction conforme aux exigences de la guerre. Les mesures de sécurité actuellement en vigueur doivent donc être soumises à une revision aussi fondamentale que complète. »

L'importance de l'alimentation des troupes à la guerre.

Dans le *Militär Wochenblatt* le capitaine Lenz, de l'école d'infanterie, a dernièrement traité des questions de l'alimentation des troupes en cas de guerre.

Son article, très intéressant du point de vue pratique, est divisé en paragraphes dont nous donnerons ci-dessous une analyse succincte :

I. — Dans les dernières années de la guerre mondiale, écrit le capitaine, la victoire s'est souvent rapprochée de nos armes et cependant elle nous a finalement échappé.

Pourquoi cela, attendu que les préparatifs avaient été poussés à l'extrême, que l'infanterie, bien dressée et bien appuyée, démarrait parfaitement pour l'assaut et avançait en méprisant les effets du feu de l'ennemi ?

Tout simplement, répond le capitaine, parce que cette infanterie assaillante avait atteint les dépôts de vivres de l'ennemi et qu'elle ne pouvait pas les dépasser ; le soldat croyait avoir remporté la victoire en atteignant ces dépôts et aussitôt il se mettait en mesure d'en profiter.

C'était la faim qui le poussait à agir ainsi et les soldats eux-mêmes, avant l'attaque, murmuraient : « Vite à l'ennemi ! Là il y a tous les vivres qu'il nous faut ; au moins allons-nous manger à notre faim. » Et l'auteur de terminer ce premier paragraphe par ces mots : « Le soldat allemand voulait vaincre, mais il voulait aussi manger à sa faim ».

II. — Sur la Marne, en 1918, écrit l'auteur, trois semaines avant l'attaque, le troupier allemand ne recevait par jour (à partir du 15 juillet) que 350 grammes de biscuit et 150 grammes de pain, plus quelques légumes secs, souvent sans viande pour le repas de midi et, avec ce régime alimentaire, il fallait faire tous les travaux préparatoires à l'attaque et c'était ayant faim que le soldat partait à l'assaut...

Un jour, l'auteur, avec le restant de son peloton, poursuivit l'ennemi en retraite ; mais, le lendemain matin, il fut rappelé *trois kilomètres en arrière* pour rejoindre son bataillon qui s'était arrêté pour manger. La faim obligeait le bataillon à manger, s'écrie l'auteur, qui regrette encore les précieux trois kilomètres qu'il avait pu gagner.

III. — Il faut, à la guerre, régler autrement l'alimentation de la troupe combattante, écrit le capitaine Lenz ; il faut que l'officier et le soldat qui vont au combat reçoivent la même nourriture substantielle et il faut leur assurer un supplément ; un fantassin qui fait son étape, un sapeur qui construit un pont ont besoin de plus de nourriture qu'un infirmier à l'hôpital ou un secrétaire à l'arrière :

Il faut qu'un chacun ait le sentiment que la nourriture est justement distribuée.

IV. — Dans une marche à l'ennemi il n'y a pas de difficultés spéciales dans ce domaine, car l'ennemi n'a pas le temps de tout détruire, mais il faut auprès des troupes avancées *des éléments de police* pris dans la réserve de commandement et qui assurent la

répartition des vivres trouvés en territoire ennemi ; ces éléments doivent être tout particulièrement énergiques et pourvus d'instructions très nettes ; *il faut aussi des éléments de police près des compagnies qui, dans les haltes, s'arrêtent près de villages.*

V. — Pour ce qui est *du combat* et des *troupes* combattantes, il faut, là aussi, un élément de police pris sur la réserve de commandement et muni de rigoureuses instructions ; cet élément doit marcher au milieu des troupes combattantes, surveiller le terrain intermédiaire et les magasins de vivres installés par l'ennemi.

Avant d'aller à l'attaque, il faut que le fantassin *ait le ventre plein ;* il faut qu'il soit pourvu abondamment de vivres pour toute l'attaque ; il faut aussi qu'il soit persuadé que c'est à lui que reviendront tous les suppléments de vivres ou de friandises pris sur l'ennemi et à lui seul et non à ceux qui le suivront. Il faut que la troupe qui a fait un butin ait sa bonne part de ce butin.

VI. — Si un soldat est bien et abondamment nourri, il supportera mieux quelques insuffisances pendant quelques jours, mais il ne les supportera pas s'il a été presque toujours affamé auparavant.

VII. — Il faut préparer le soldat à ces éventualités dès le temps de paix par un enseignement approprié ; il faut que la troupe sache qu'elle ne doit point, dans son action offensive, s'arrêter près des dépôts qu'elle trouve, car ce n'est pas ainsi que la victoire peut être gagnée ; si, d'autre part, les chefs à tous les degrés de la hiérarchie observent et font observer strictement cette consigne, à l'avenir nos attaques seront couronnées de succès.

VIII. — *Conclusions :*

1. Il faut assurer le ravitaillement de telle sorte que le soldat se sente justement traité, soit parfaite alimentation et suppléments en faveur de la troupe combattante ;

2. Surtout excellente nourriture et distribution accrue de vivres avant de grandes attaques ;

3. Réquisition de tous les dépôts de vivres par des éléments de police adjoints à la troupe avancée ; répartition du butin en partie comme suppléments à la troupe qui a fait elle-même ce butin.

Aussi bien faut-il que tout se passe en temps de paix pour qu'en temps de guerre l'intérieur ne se nourrisse pas seul, mais qu'il ravitaille surtout bien l'armée en opérations.